

Regards

Jean-Marie Legay, chercheur citoyen

Marcel Jollivet

Sociologue, CNRS, UMR7533 Ladyss, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 92001 Nanterre cedex, France

Le chemin qui a abouti à la création de la revue *Natures Sciences Sociétés* est fait de multiples rencontres toutes aussi improbables – et, en même temps, toutes aussi stimulantes et enthousiasmantes – les unes que les autres. Les plus décisives furent celles avec Gérard Mégie et Jean-Marie Legay, qui acceptèrent la tâche et prirent le risque d’entreprendre l’aventure que constituait le lancement de cette revue en formant avec moi le premier trio de ses rédacteurs en chef.

Au moment où nous devons saluer la mémoire de Jean-Marie Legay¹, décédé en avril 2012, je me dois de rappeler la place toute particulière de ces deux compagnons dans la création de NSS. Grâce à eux, la revue se mettait en mesure d’honorer le contrat d’interdisciplinarité qui était au cœur de son projet. De plus, grâce à la reconnaissance dont ils jouissaient l’un et l’autre dans leurs communautés scientifiques respectives, elle se situait d’emblée au niveau d’exigence – et donc de respectabilité – qu’il était indispensable d’afficher pour rendre crédible un choix scientifique alors, au mieux, considéré comme une concession tolérable faite à des besoins de la société, voire carrément rejeté comme antiscientifique. Cela fait déjà neuf années que Gérard Mégie nous a quittés. Il n’en est pas moins indispensable d’associer son nom à l’hommage qu’il nous faut maintenant rendre à Jean-Marie Legay.

Chronologiquement, Jean-Marie Legay est pour moi le premier des deux à entrer en scène. Je suis amené à avoir affaire à lui au milieu des années 1970, en tant que bénéficiaire d’un contrat de recherche d’un des comités de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) dont il est membre. Ces comités ont joué un rôle majeur dans le développement des recherches

interdisciplinaires en France, dans les domaines agricole, forestier et rural, du début des années 1970 au milieu des années 1980.

Comme rencontre improbable, on ne saurait mieux faire que celle entre un biométricien et un sociologue ! Je conserve, de cette première expérience d’un dialogue avec un « collègue » qui avait une tout autre culture scientifique que celle commune aux sciences sociales, un souvenir à la fois marquant et ambivalent : celui d’être l’objet d’une réelle mise à l’épreuve sur le plan scientifique et celui, en même temps, de me trouver face à une ouverture d’esprit et à une bienveillance scientifiques exceptionnelles, ainsi qu’à une réelle curiosité et à une attente forte à l’égard des sciences sociales.

Chez Jean-Marie Legay, l’exigence de rigueur scientifique était primordiale. Mais elle était associée à une modestie respectueuse de la diversité des disciplines et, en conséquence, à une absence totale de dogmatisme sur la façon pour chacune d’elles de répondre à cette exigence. Pour lui, l’objectif était, avant toute chose, de créer les conditions d’un rapprochement, aussi modeste fût-il, entre des cultures scientifiques différentes. Et, pour y parvenir, il se montrait adepte du plus grand pragmatisme. Ce qui n’excluait pas, loin de là, le souci de formaliser les démarches conduisant à ces rapprochements, c’est-à-dire de les doter à la fois d’un cadre théorique et d’une méthodologie. Mais cela, en partant de la pratique et sans a priori épistémologique d’aucune sorte ; c’est d’ailleurs pourquoi il parlait d’« indiscipline » plus que d’interdisciplinarité. Il est significatif qu’au sein des comités de la DGRST, il ait eu le souci de mener une réflexion méthodologique en y prenant la responsabilité d’un groupe de travail sur la question. Cette expérience lui a vraisemblablement été très utile pour ses réflexions originales sur la modélisation.

C’est sur la base de cet alliage de postures que s’est fait, numéro après numéro, pendant dix ans (1993-2002),

Auteur correspondant : marcel.jollivet@u-paris10.fr

¹ Voir aussi, dans ce numéro et le suivant, les autres hommages à Jean-Marie Legay.

le travail de construction de la revue, dans un climat de confiance absolu entre lui et l'« équipe de fabrication ».

Ce n'est que lorsqu'il m'a dédié son livre *Qui a peur de la science*?² que j'ai compris sa démarche et pourquoi elle collait si bien au projet éditorial de NSS. Et pourquoi, aussi, elle était en connivence si profonde avec la mienne et celle de toute l'équipe de fabrication. Le sous-titre de ce livre, *Travailleurs scientifiques, politique et société*, met, on ne peut plus clairement, sur la voie de l'explication : chacun de ces termes pourrait être un des mots-clés de la revue. Et tout est dit par cette citation extraite de cet ouvrage :

« Je n'ai jamais été indifférent aux implications économiques, sociales, politiques de la recherche scientifique et des résultats de la science, jamais indifférent non plus, ce qui peut être moins banal, aux implications scientifiques de l'opinion des gens et de la politique. »

Ce qui n'est pas « banal », en effet, dans ces quelques lignes, c'est qu'il y est fait mention de cette double face des rapports entre sciences et société qui est aujourd'hui considérée comme devant être à la base de la mise de la science « en » société ! Ce n'était pas une façon de voir courante à l'époque.

À ma grande confusion, je dois dire que ce n'est que très tardivement (en 2005 exactement) que j'ai découvert ce livre et, donc, l'engagement syndical de son auteur. Avec le recul, je regrette énormément et ma carence et l'excès de discrétion dont a fait preuve Jean-Marie Legay à ce propos. Cela dit, j'ai compris que cette discrétion faisait partie de son éthique professionnelle, comme en témoigne ce passage de son livre, qui prolonge le précédent et que je ne peux m'empêcher de citer :

« J'ai travaillé et milité de bien des manières, mais j'ai toujours essayé de répondre aux mêmes questions, de distinguer ma position de citoyen de celle de travailleur

scientifique, de délimiter les domaines de responsabilité de l'un et de l'autre. J'ai toujours refusé aussi de me servir de l'un pour tromper l'autre, d'habiller une opinion politique avec des vêtements scientifiques ou le contraire. Et c'est – parfois – très difficile. »

Il est vrai que l'exercice est difficile. Il n'est même pas interdit de se demander si, poussé à l'extrême, il n'empêche pas d'aller au bout de la réflexion. Quoi qu'il en soit, nous œuvrions, via une revue scientifique, à la construction d'une démarche scientifique et d'une communauté scientifique se la donnant comme projet : dans l'esprit de Jean-Marie Legay, cela ne laissait nulle place à la confusion des genres.

Il n'empêche, « répondre aux mêmes questions » en tant que militant et travailleur scientifique, en veillant à ne pas tomber dans cette confusion, n'est-ce pas la meilleure définition qui soit du chercheur citoyen ? N'en est-ce pas en outre une définition particulièrement exigeante, puisqu'il ne s'agit pas seulement, pour le chercheur qui veut travailler dans cet esprit, de s'interroger sur les conséquences de ses recherches, mais bel et bien, selon Jean-Marie Legay, de s'interroger sur leur bien-fondé même, à partir d'une analyse de la société qui les suscite et au fonctionnement de laquelle elles contribuent ?

C'est finalement cette posture que Jean-Marie Legay nous laisse en lourd héritage, ainsi que les questions qu'elle soulève, tant sur la place de la recherche – et, par ricochet, de la connaissance scientifique – dans la société, que sur les modalités de la définition d'une politique scientifique ou sur l'organisation et la « gouvernance » de la recherche. Et, *last but not least*, sur les démarches de recherche à mettre en pratique. Tout cela pour qu'advienne une recherche qui ait prise sur les évolutions de la société et ne soit pas seulement un outil de sa reproduction en l'état.

² Legay, J.-M., 1981. *Qui a peur de la science ? Travailleurs scientifiques, politique et société*, Paris, Éditions sociales.